

ler : quelle transformation ! Quelles ailes légères ! quel cou svelte ! Quelle élégance improvisée ! Il est mieux que beau : il est charmant, et il a voulu l'être, ou quelqu'un l'a voulu pour lui.

Si Dieu lui-même ne désire pas la beauté, c'est qu'il est déjà la beauté même, la beauté dans son plein, la beauté entièrement et parfaitement éprouvée, qui ne laisse rien à désirer, ni à qui la contemple, ni à qui la possède.

Et moi aussi, je me sens un étonnant et un effrayant désir d'être belle ; et il y a quelque chose en moi qui me pousse secrètement, continuellement, et qui me dit : "*Fais toi belle !*" Un effrayant désir, oui ; effrayant comme toute force qui se trompe, qui fait fausse route : effrayant, parce qu'il déraile. Pourquoi être belle, mon Dieu ? Pour plaire. A qui ? A vous. Qu'est-ce donc qui vous plaît ? C'est l'âme. Est-ce mon âme que je veux rendre belle ? Hélas !

Je n'y pense presque pas, à cette beauté de mon âme : je pense à une autre beauté.

Voilà pourquoi je disais que mon désir déraile ; il est excellent, céleste, divin. Fleurs, oiseaux, anges, séraphins. tout est avide de beauté, et tout fait bien d'en être avide. Quand mon désir me dit : Fais toi belle ! Et quand il le dit à cette intelligente, aimante et vivante étincelle que j'appelle mon âme, c'est bien ! qu'il aille ! qu'il m'entraîne ! qu'il se lance à toute vapeur ! j'en suis fière j'en suis heureuse ! Mais tout à coup il déraile. Je ne sais quel maladroit ou méchant génie tourne à faux l'aiguille, et le voilà, ce désir ardent et aveugle, qui change de voie, et qui m'entraîne impétueusement... je ne sais où ! "Fais-toi belle !" — A qui parle-t-il ? Ce n'est plus à mon âme. — "Fais-toi belle !" — Pour qui, encore une fois ? Ce n'est plus pour Dieu. N'importe : il continue : "Fais-toi belle !" Et moi, comme une folle, je l'écoute.

Car c'est une chose tentante, que de plaire !

Alors, je me vois devant une glace. On m'apporte des robes, des rubans, des bijoux ; j'essaye mille chiffons ; je me regarde ; je me trouve bien. Je suis ravie d'être ravissante. "*Je plairai,*" mais à qui ?

Certainement, ce ne sera pas à vous, mon Dieu : que vous importe cette beauté du visage, à vous qui regardez les cœurs ? Et qu'aimez-vous, dans les cœurs ? Qu'y trouvez-vous de charmant et de beau ? Ce n'est point, je pense, le vaniteux contentement de l'âme qui s'admire, et son orgueilleuse paix ; c'est bien plutôt le trouble angélique des humbles, et l'appréhension involontaire de n'être ni assez pure, ni assez parée, ni assez embaumée pour vous séduire. Je plairai donc *aux autres*, mais non à vous : et qui sont *ces autres* ? Et d'où me vient cet étrange besoin de plaire à ceux que je ne connais pas, au risque de tant déplaire à Celui que je connais si bien ? Et que m'importe un tel succès ? On m'admira ; on me flattera ; on me dira au passage des choses que j'entendrai avec une secrète joie et une fausse indifférence : tout cela, c'est un plaisir : mais ce n'est pas un bonheur, et si j'avais à refaire dans de tels moments les vers auxquels je pensais il n'y a qu'un instant, je ne les intitulerai pas : *le bonheur d'être belle*, mais *le plaisir d'être belle*. j'aime trop le bonheur pour ne pas craindre d'en profaner le nom.